

Chapitre un

Le cliquetis discret mais néanmoins omniprésent des rails, la sourde rumeur du train, la respiration entrecoupée des voyageurs, tout contribuait à tenir Anne éveillée. Pourtant, loin de s'irriter de cette fuite constante du sommeil, elle s'en félicitait plutôt tant la veille lui semblait préférable aux effroyables cauchemars qui, depuis peu, s'étaient fait les compagnons immuables de ses nuits. Étendue sur l'étroite couchette, les yeux clos, la jeune femme écoutait, attentive, le son ténu de la respiration tranquille de Julien. Ce seul bruit, par sa familiarité, contribuait à l'apaiser, à la rassurer. Cependant, quoi qu'elle fasse pour se concentrer sur autre chose, son attention, immanquablement s'en revenait à Paris.

Paris... Ou plus précisément les événements qui, le mois dernier, s'y étaient déroulés et suffisaient par leur seule évocation à semer un trouble indéterminé dans l'esprit d'Anne.

Pourtant la vie qu'elle menait depuis son mariage avec Frank six ans auparavant, dans la belle capitale française, sans être particulièrement palpitante était tout au moins confortable et passablement agréable.

Habitant dans un bel appartement décoré selon sa convenance, elle compensait les fréquentes absences de son mari, toujours appelé pour son agence de marketing aux quatre coins du monde, en partageant agréablement son temps entre son fils et son travail d'illustratrice de livres pour enfants.

Sans avoir le don remarquable de son père, artiste de renom dans le domaine pictural, elle était dotée d'un incontestable talent que venait renforcer son goût immodéré pour le dessin. Peu à peu, et malgré les réticences visibles de Frank, lequel eut sans nul doute préféré que son épouse s'adonna à une occupation plus classique, son style humoristique, vif et personnel avait retenu l'attention d'une des plus célèbres maisons d'édition et désormais son atelier était perpétuellement encombré d'une quantité innombrable d'œuvres finies, ou en cours de préparation, auxquelles elle se consacrait entièrement.

Cette pièce, petite mais agréable, de son appartement, dont elle avait fait son lieu de travail, embaumait constamment la peinture et elle y passait le plus clair de son temps. C'était son refuge lors de ses disputes avec Frank ou tout simplement, lorsqu'un désir de solitude s'emparait d'elle. Jamais elle n'eut imaginé que ce lieu tant aimé, lui correspondant avec tant d'exactitude, puisse un jour apparaître comme hostile à tel point qu'elle ne pouvait y pénétrer sans réprimer un vague frisson d'appréhension.

Elle s’y trouvait un soir, lorsqu’on avait frappé à la porte qu’elle tenait close selon son habitude afin de ne point laisser filtrer la tenace odeur de peinture que Frank, à son inverse, exécrait. Elle avait reposé sans hâte son pinceau, s’essuyant les mains machinalement avant d’aller ouvrir, intriguée mais pas surprise, la porte d’entrée étant ouverte et les visiteurs ayant l’habitude de leur rendre visite sans sonner.

Elle se souvenait, maintenant encore, avoir songé avec un indicible ennui que la famille de son mari, demeurant alors à l’hôtel non loin de là, était passée à l’improviste. Mais, en ouvrant la porte, Anne avait noté avec étonnement le silence régnant dans l’appartement et la visible absence de visiteurs.

Fronçant les sourcils, vaguement irritée de perdre son temps aussi futilement, elle avait effectué un rapide tour d’inspection et, pressée d’apporter la dernière touche à l’ouvrage en cours, elle était revenue vers l’atelier. C’est en pénétrant dans celui-ci, qu’elle s’était figée : se distinguant visiblement sur la porte blanche, l’empreinte sanglante d’une main l’avait frappée.

Anne n’était pas particulièrement émotive, pourtant cet incident l’avait violemment angoissée. Sans doute ne lui eut elle pas attaché plus d’importance qu’il n’en méritait s’il n’avait suivi de trop près un autre incident qu’elle tentait vainement d’oublier.

Effectivement, quelques jours auparavant, revenant d’une routinière visite à son éditeur, plutôt satisfaite des louanges qu’elle s’était vue adresser, Anne attendait

impatiemment le métro lorsqu'elle avait été violemment poussée sur les rails. Tombant, elle avait uniquement du son salut à la présence d'esprit d'un voyageur qui l'avait retenue in extremis à l'instant même ou le grondement du métro se faisait entendre. Ce mugissement effroyable de la machine lancée à une vitesse vertigineuse la tirait parfois, terrifiée, d'un sommeil agité.

De retour chez elle, encore en état de choc, Anne souhaita porter plainte mais, comme son mari et les Hester l'avaient fait remarquer, une telle démarche ne pouvait qu'être vaine. De plus, avaient-ils ajouté, cette scène était par trop rocambolesque pour paraître vraisemblable et, sans le moindre doute, elle l'avait exagérée confondant un simple mouvement de foule avec une tentative d'assassinat !

Mais, pour avoir distinctement senti dans son dos la main l'ayant poussée, Anne savait ne rien avoir imaginé. Pourtant, bien que blessée qu'on mit ainsi ses certitudes en doute et qu'un accident visant à lui coûter la vie soit rendu ridicule par ses proches, la jeune femme n'avait pas insisté se rangeant finalement à leur avis. Qui, en effet, aurait pu vouloir la supprimer ?

Ce nouvel incident pourtant avait contribué à ressusciter ses craintes car, pour être dangereux, un tel acte se voulait délibérément intimidant et elle redoutait cette anonyme malveillance semblant la poursuivre.

Frank, plus dubitatif que jamais, s'était montré passablement irrité lorsqu'elle lui avait fait part de ses craintes au sujet de la main rouge. Il était même allé jusqu'à l'accuser d'inventer toute cette histoire dans le

but unique de faire passer une tâche de peinture qu'elle aurait maladroitement occasionnée. Ou peut-être, avait-il supposé devant son air outré, était-ce Julien ?

Mais l'empreinte était bien faite de sang, elle en était persuadée, et trop grande pour être attribuée à son fils. Anne avait néanmoins cessé d'en parler voyant l'irritation de son mari. Peu après cependant, la maléfique série s'était poursuivie.

Conviés par Frank pour le déjeuner dominical, Michel et Marjorie Hester s'étaient empressés, comme il se doit et dans un louable effort pour détendre l'atmosphère, d'engager la jeune peintre à leur présenter ses dernières illustrations.

Bien qu'elle n'aima pas exhiber ainsi son travail, Anne avait obtempéré et, désireuse d'effectuer une préalable sélection de ses œuvres les plus intéressantes, elle avait vidé d'un geste machinal le coffret les abritant. Un cri d'horreur lui avait échappé lorsqu'elle en avait extrait, à la place des peintures escomptées, un gros rat mort semblant la défier de ses petits yeux noirs. Vouant à ces nuisibles une répulsion proche de la phobie, elle s'était précipitée au salon, agitée d'un tremblement nerveux parfaitement incontrôlable. Intrigués de la voir en proie à un si grand trouble, ses invités avaient suivi Frank dans l'atelier afin de constater par eux-mêmes la cause d'une si visible agitation.

– Comment a-t-il pu atterrir dans MON atelier ? Qui l'y a mis ? s'était-elle exclamée dès leur retour tandis que, d'une main tremblante elle se versait un café. Puis, très

vite, devant leur physionomie navrée : vous l'avez enlevé n'est-ce-pas ?

Ils étaient demeurés muets un temps puis, s'approchant doucement d'elle, Frank avait finalement répondu, sur un ton précautionneux propre à accroître son irritation :

– Anne, ma chérie, je t'en prie calme toi, il n'y a strictement rien dans cette pièce, ni souris, ni quoi que ce soit d'autre.

Une rage soudaine la galvanisant, tant il était visible qu'il mettait ses dires en doute, Anne les avait violemment invités à la suivre afin de leur montrer par elle-même l'immonde animal, qu'ils n'avaient visiblement pas remarqué. Désireux vraisemblablement de ne pas la froisser, ils s'étaient empressés de lui obéir et, tremblant malgré elle, la jeune femme avait répété ses gestes précédents.

Pourtant, elle eut beau chercher partout dans la pièce exigüe avec frénésie, de souris il n'y avait nulle trace. Persuadée d'être la victime d'une honteuse machination, consciente que tous la prenaient pour folle, ou du moins pour névrosée, elle s'était enfermée les jours suivants dans un mutisme rageur, ne parlant réellement qu'à Julien et dédaignant ostensiblement Frank, accusant avec véhémence celui-ci de ne pas apporter foi à ses affirmations.

Son mari, néanmoins semblait passablement inquiet, et, lorsqu'Anne revint un jour du supermarché, persuadée d'avoir été suivie, il décida qu'un éloignement provisoire de la capitale s'imposait et ne pouvait que lui être bénéfique.

Cependant la question de son lieu de villégiature demeurait, sa mère étant décédée l'an passé et Frank refusant catégoriquement de la laisser seule avec Julien dans une quelconque location.

La solution, soutenue lourdement par son mari, s'imposant alors, était de se rendre en Auvergne dans la maison familiale de celui-ci.

Anne pourtant, bien qu'appréciant pleinement la sereine beauté des hauts plateaux et le charme bucolique de la vieille bâtisse, refusait obstinément de s'y rendre tant était grande l'antipathie, presque l'aversion qu'elle vouait à sa belle-mère. Simone Dorance, constamment désapprobatrice, perpétuellement méprisante, la froissait inmanquablement à chacune de leurs rencontres.

Passer une semaine en tête-à-tête avec elle - Frank devant se rendre à Berlin pour un obscur meeting - dans un cadre indubitablement hostile ne pouvait que susciter sa juste inquiétude. Cependant, son mari argua qu'elle ne serait jamais seule puisqu'il fallait compter sur son père, certes infirme mais pas mentalement déficient, l'infirmière de celui-ci et d'incontournables voisins qui seraient là pour la distraire. De plus, elle aurait Julien.

La joie de ce dernier à l'idée de quitter Paris pour le grand domaine de sa grand-mère peuplé de chevaux, de moutons et de vaches lui appartenant, fut l'ultime argument ayant raison de la grande réticence de la jeune femme.

Leurs bagages furent faits à la hâte et ils prirent congé de Frank, Anne l'embrassant froidement, peu encline à lui pardonner les doutes qu'il semblait nourrir quant

à la clarté de son esprit, pas plus que le trop grand empressement qu'il semblait avoir à l'éloigner de lui.

Malgré ses instances pour qu'elle porte Baobab, son Jack Russel, au chenil, elle n'avait pu s'y résoudre et, devant la porte austère de celui-ci, déchirée par les pleurs désespérés de son fils, elle avait saisi là une occasion, si minime fut-elle, de se venger de son trop impérieux mari. C'était bien puéril, il fallait l'admettre, mais elle en tirait néanmoins un certain réconfort. Lorsque Frank viendrait la rejoindre au domaine, il déclencherait inévitablement une scène à ce sujet mais, pour l'instant elle ne s'en préoccupait pas.

Dans un futur, hélas plus proche, Simone, serait évidemment fort irritée de cette inadmissible intrusion et ne manquerait pas d'affirmer haut et fort que l'ingrate Anne avait amené le petit chien dans le seul but de le voir égorger son magnifique chat angora dont elle tirait la plus grande fierté et prenait un soin jaloux.

Un demi-sourire joua sur les lèvres pâles d'Anne. Peu lui importait les humeurs de sa belle-mère, elle savait fort bien à quel accueil s'attendre de sa part mais cela, après tout, l'indifférait quelque peu décidée qu'elle était à passer la plus grande partie de son temps, non pas aux côtés de l'acariâtre vieille femme mais dans les champs, immenses et désertiques, où les promenades étaient exquises.

Le train arrivant à Clermont-Ferrand, elle décida qu'il était désormais inutile de demeurer plus longtemps allongée ainsi, quêtant vainement le sommeil ou s'évertuant à le fuir. Se levant, Anne sortit dans le couloir

sombre et se rendit aux toilettes. Après s'être rapidement lavée et avoir revêtu des vêtements propres, elle observa avec un zeste d'inquiétude le reflet que lui renvoyait le minuscule miroir, pendu au dessus du lavabo.

Elle maquilla légèrement ses grands yeux verts et raviva le rose de ses lèvres avant de brosser ses cheveux noirs les laissant flotter librement sur ses épaules. Bien que consciente de sa pâleur, elle s'abstint d'utiliser de la poudre redoutant, malgré ses résolutions, les acerbes critiques de sa belle-mère.

De retour dans son compartiment, elle découvrit ses éphémères compagnons de voyage sortant d'un sommeil entrecoupé, caractéristique des voyages en train. Seul, Julien dormait encore. Elle se hissa sur l'échelle de fer attenante à sa couchette et sentit une bouffée de tendresse la submerger en le contemplant, si beau avec ses cheveux noirs bouclés épars sur l'oreiller, innocent et tranquille, du moins le semblait-il en cet instant, abandonné qu'il était dans les bras de Morphée. Elle se résolut cependant à le tirer des songes délicieux qui faisaient naître un malicieux sourire sur ses lèvres.

Quelques instants plus tard, sortant de la gare de Saint-Flour, ultime arrêt de leur voyage, ils frissonnèrent tous deux dans la fraîcheur de l'aube, le ciel pourtant dans sa clarté délicate portait la promesse d'une journée fort belle.

– Maman, est-ce Mamie qui viendra nous chercher ? s'enquit Julien frottant d'un poing ses yeux ensommeillés, l'autre étant occupé à tenir la laisse de Baobab, lequel

furetait, curieux de ce nouvel univers qui s'offrait à lui.

– Je l'ignore mon cœur, répondit Anne, sourcils froncés en contemplant avec anxiété le parking parfaitement désert.

Chapitre deux

David salua le paysan d'un geste cordial de la main avant de redémarrer le moteur de son vieux break cabossé. Il admira au passage le petit troupeau d'Aubrac à la robe pourpre et aux somptueuses cornes noires qui s'acheminait tranquillement vers une pâture voisine.

La plupart des conducteurs aurait klaxonné sans vergogne pour doubler les bêtes mais David était bien trop respectueux du travail des autres et surtout trop amoureux de cette nature généreuse et sauvage pour se sentir le droit d'en bousculer le rythme.

À plus forte raison pour aller chercher «Miss Chochotte» à la gare! grommela-t-il.

Non, il n'était vraiment pas pressé. Il sourit à cette appellation de «Miss Chochotte» que, depuis hier soir il attribuait à sa belle sœur.

Sacré Frank, quel malchanceux dans ses affaires de cœur! Ah, on peut dire qu'il collectionnait les erreurs dans ce domaine. Sa première femme, une américaine, était morte d'une dose trop forte de somnifère, il y avait de cela huit ans déjà, et maintenant voilà qu'Anne sa seconde épouse présentait les symptômes de la parfaite

névrosée parisienne. Il repensa à son frère qu'il avait toujours considéré comme un homme fort. Plus âgé de cinq ans, Frank avait toujours montré un tempérament de chef aussi bien au pensionnat où il dirigeait d'une main de maître la chambrée et faisait partie du conseil de maison, que plus tard dans ses études supérieures ou dans ses loisirs. Il était toujours le premier : celui qui décrochait les meilleures notes, les trophées de ski ou de natation et qui sortait les plus jolies filles. Bien évidemment, c'était aussi le préféré de ses parents, enfin surtout de sa mère qui voyait en lui la consécration de plusieurs générations de bourgeoisie provinciale, catholique et bien pensante, et surtout étriquée, rajouta in petto David.

Hé oui, Frank c'était le fils modèle, le frère protecteur, le disciple à suivre, le chef de famille même depuis l'accident vasculaire qui avait laissé son père très diminué physiquement.

David avait toujours entretenu des relations un peu ambiguës avec son frère, il l'admirait certes mais n'avait jamais cherché à l'imiter, bien au contraire. D'un tempérament calme, contemplatif, mou disait sa mère, seules les études littéraires avaient trouvé grâce à ses yeux et lui avaient permis d'obtenir ce diplôme de journalisme, tant méprisé dans sa famille. Il goûtait depuis l'indépendance et depuis quelques temps d'une certaine façon la gloire, certains de ses reportages lui ayant rapporté quelques succès d'estime dans un milieu pourtant avare de compliment et où la concurrence était rude. Il s'enorgueillissait d'avoir réussi sans l'aide des

siens et sans compromission, tout en conservant une blessure secrète de cette non-reconnaissance et de cette incompréhension familiale. Petit à petit les liens s'étaient distendus et, devenu désormais locataire du monde entier, ses apparitions dans le domaine auvergnat s'étaient faites très rares ces dernières années.

Et pourtant, cette terre comme il l'aimait, comme il la faisait sienne et comme il en rêvait parfois lors de ses expéditions dans certaines contrées hostiles. Ce mélange subtil de douceurs vallonnées et de pentes abruptes, ces forêts de feuillus tordus par le vent d'altitude, ces cours d'eau bouillonnants et sauvages, cette absence même d'infrastructures touristiques, tout l'enthousiasmait.

C'était son point de chute, son paradis terrestre, son terrier. Quand à la suite d'un reportage en Afrique il avait contracté une sévère amibiose, il y était naturellement revenu voici un mois pour se refaire une santé certes, mais aussi pour replonger avec délice dans cette ambiance bucolique qu'il aimait tant. Le plus dur était de supporter les critiques maternelles, mais il faut reconnaître qu'il s'attendait à pire et il jouissait de ce côté d'un calme relatif. Probablement, les inquiétudes nées de son état de santé avaient mis en veilleuse les propos acerbes sur ce métier qui n'en était pas un et sur cette vie qui ne se construisait pas comme il faut. Mais il faisait confiance à sa mère et savait qu'il n'échapperait pas un jour ou l'autre à ce discours trop connu.

Non, jusqu'ici il ne regrettait pas d'être revenu au bercail, cela lui avait même permis de se rapprocher de son père

qu'il avait toujours plus ou moins craint. Aujourd'hui, diminué par sa maladie, mais jouissant toujours de ses facultés mentales, ce n'était plus un personnage hors du commun, mis sur un piédestal difficile à atteindre, mais simplement un homme vieillissant qui aimait s'épancher sur ses souvenirs de jeunesse et qui faisait preuve de plus d'humilité et de cœur que son fils ne l'aurait cru.

Oui, rien que pour ces discussions avec son père, son retour valait la peine. Et pourtant, cette quiétude relative risquait fort d'être perturbée par l'arrivée de sa belle sœur. Il ne la connaissait pas, puisqu'il était en Amazonie lors du second mariage de son frère et ne l'avait jamais croisée lors de ses retours au domaine. Deux ou trois fois, cependant, il y avait retrouvé son frère, mais seul car apparemment « Miss Chochotte » préférait Paris à l'Auvergne. Sa mère ne tarissait d'ailleurs pas de calomnies à son sujet mais il la connaissait trop bien pour y prêter une oreille attentive.

Cependant, le coup de fil de Frank hier soir les avait tous pétrifiés, il annonçait la venue de sa femme et de son fils mais s'était longuement épanché sur cette décision. Apparemment la belle Anne faisait une sacrée dépression nerveuse, elle inventait des histoires à dormir debout, se croyait persécutée, imaginait des choses incroyables, se plaignait d'être incomprise et délaissée. Frank n'en pouvait plus, il était épuisé mais se méfiait trop de son état de santé pour la laisser partir seule et encore moins avec son fils, il lui avait donc posé un ultimatum : c'était l'Auvergne ou la maison de santé. Les choses semblaient graves et Frank paraissait lui aussi à bout de nerfs, il parlait à voix

basse mais d'un ton ferme de paranoïa et les avait mis en garde contre l'imagination délirante de sa femme.

Cela promettait vraiment ! Il était évident pour le moins que le couple battait de l'aile et que le bibelot fragile que Frank avait choisi pour femme menaçait d'exploser.

Apparemment, «Miss Chochotte» avait fait tout un drame pour une souris égarée dans l'appartement. Qu'est que ça allait être quand elle se trouverait nez à nez avec les mulots qui nichaient dans le foin ou les lézards des murailles, sans compter les vipères aspics nombreuses cette année... Cette fille des villes allait sûrement faire une crise cardiaque.

Et pour commencer qu'allait-elle dire de l'état de sa voiture ? C'est vrai qu'il s'était réveillé au dernier moment, faute d'une soirée un peu trop arrosée la veille au café du village, mais il faut reconnaître que la nouvelle serveuse avait des arguments pour retenir la clientèle; une affaire à suivre pour les prochains jours. Aussi avait-il eu juste le temps de prendre une douche sans se raser, de sauter dans un jean propre et de sortir le vieux break de la grange sans nettoyer l'arrière du véhicule, chose qu'il s'était pourtant promis de faire la veille.

Il se sentit un peu coupable car son frère leur avait demandé de prendre des précautions et d'accueillir au mieux son bibelot de luxe. Bon, ce n'étaient pas quelques brins de paille qui allaient indisposer Madame quand même ! Cependant un regard dans son rétroviseur lui donna mauvaise conscience, car il n'y avait pas que de la paille qui jonchait l'arrière du véhicule, en fait la majeure

partie de celui ci était occupée par Microbe, un gros terre neuve affectueux et dolent qui le suivait partout et qu'il n'avait pas eu la présence d'esprit de faire descendre.

David fourragea d'un geste rageur dans sa tignasse noire et bouclée pour tenter de la discipliner, il se regarda dans le rétroviseur et fit une grimace comique; pas très présentable le beau frère pensa-t-il. Il était trop tard pour se raser mais il enfourcha ses lunettes noires pour cacher ses yeux un peu rouges de la soirée de la veille. Son jean était propre c'était déjà ça, mais un regard sur son tee-shirt le fit grimacer davantage. Il avait pris le premier venu dans le noir et réalisait avec horreur que c'était celui que le patron du café lui avait donné hier : un tee-shirt blanc banal, orné cependant, ce qui l'était moins, d'une inscription stupide que seuls des auvergnats de souche pouvaient à la rigueur interpréter correctement : « Le roi de l'Aligot-saucisses ».

Il ne put réprimer un rire tonitruant qui découvrit ses dents blanches. Ah, pour une entrée en matière c'était réussi, quel idiot d'avoir pris ce tee-shirt, mais aussi ce n'était pas une heure de chrétien d'arriver par le train de six heures du matin ; d'autant plus qu'il était six heures et demie bien tassé, ce qui ne le fit pas accélérer pour autant.

Il n'était pas du genre à changer ses habitudes et surtout le café du matin commençait sérieusement à lui manquer. Peut être que « Miss Chochotte » voudrait en prendre un ?

Il s'engagea dans l'avenue de la gare et embrassa du regard le grand parking désert, apparemment personne

en vue. Aurait-elle raté son train ? Mais non, il remarqua dans la cabine de bus un petit garçon qui jouait avec un chien miniature et une silhouette féminine qui lisait le panneau horaire avec un air désespéré.

Il prit son virage et freina juste devant eux d'un coup sec, ce qui fit virevolter un peu de paille sur la chaussée. Il sortit sans hâte du véhicule, la femme semblait tétanisée, son regard allait du gros chien noir au tee-shirt auvergnat et une moue de désapprobation errait sur ses lèvres. Pour un peu on aurait cru qu'elle allait pleurer, ça promettait ! Mais alors qu'il se faisait cette réflexion peu charitable il croisa un regard vert et lumineux qui le contraignit à prendre la parole.

– Vous êtes... Anne, sûrement ? Je suis David, le frère de Frank, se crut-il obligé de préciser devant son regard étonné, excusez-moi pour le retard...

Ce n'était pas dans ses habitudes de mentir, aussi laissa-t-il la phrase en suspens sans plus de précision sur les causes de cette arrivée tardive.

Anne le regardait un peu désorientée, elle lui tendit la main sans sourire, mettant sur le dos de sa belle mère ce retard et cet accueil surprenant par ce garçon rustre, dont son mari disait qu'il n'était bon à rien.

Elle jeta un œil inquiet sur l'énorme bête qui dormait sur le siège arrière, pas question que Julien soit à côté de cet animal !

Son beau frère, le roi de l'Aligot-saucisses s'il fallait en croire l'inscription du tee-shirt, s'empara des bagages et les entreposait dans le coffre du break d'un air nonchalant.

Elle chercha en vain une ressemblance avec son mari, David était plus grand, plus maigre aussi, elle ne pouvait distinguer ses yeux mais à coup sûr les cheveux noirs bouclés, plus longs cependant pour David, tenait bien de famille, Julien d'ailleurs avait les mêmes. Ce dernier serrait son chien dans ses petits bras d'un air peureux, mais le Jack Russel n'appréciait guère cette situation et aboyait comme un fou furieux.

– Ne t'inquiète pas, lui dit David, Microbe n'est pas méchant, il ne lui fera aucun mal. Pose ton chien et laisse les faire connaissance.

Les deux chiens se reniflèrent longtemps, avec indifférence pour le gros et curiosité pour le petit, mais celui ci, satisfait sans doute par cette présentation en règle, cessa d'aboyer.

– Et comment s'appelle ton chien, demanda David ?

Il avait posé cette question banale par pure politesse mais fut surpris de son résultat, un éclat de rire frais et cristallin lui répondit, le visage d'Anne était transformé par ce fou rire qu'elle ne pouvait retenir et Julien aussi riait de bon cœur, c'était à n'y rien comprendre, d'un seul coup la contrainte de leur premiers propos s'était dispersée comme par enchantement.

– Je vous présente Baobab, dit Anne en gloussant de rire.

Effectivement, la situation ne manquait pas de sel, David ôta ses lunettes pour la regarder franchement, elle hoquetait encore de rire et il la trouva subitement plutôt sympathique. Elle lui faisait en cet instant davantage penser à une gamine turbulente qu'à une déprimée chronique.

– Hé bien, nos deux extrêmes ont l'air de s'entendre, dit-il, si nous allions boire un café pour fêter ça avant de prendre la route ?

Anne acquiesça avec joie et Julien lui tendit spontanément sa menotte. D'un mouvement non réfléchi, David le jucha alors sur ses épaules à la grande joie du gamin, les chiens les suivirent en trottinant dans l'établissement et Anne pensa en souriant qu'ils formaient tous ensemble une bien drôle d'équipe.

Chapitre trois

Ses pieds nus délicieusement chauffés au contact des massives dalles de basalte composant la vaste terrasse, Anne contemplait avec un indicible émerveillement l'immensité grandiose du paysage aubracien s'offrant à perte de vue.

Habitée à l'étroitesse grisâtre de Paris, elle admirait ces vastes prairies où toutes les nuances du vert, mieux que sur sa palette de peintre, semblaient se perpétuer à l'infini. Elle s'étonnait inlassablement au contact de cette belle région, cet ultime îlot sans doute éphémère, survivant à l'emprise omniprésente de la modernisation, comme en attestait la pureté bleue du ciel, vierge semblait-il des stigmates de la pollution.

À chacune de ses rares visites au domaine, Anne s'interrogeait avec perplexité sur les raisons ayant pu pousser Frank à s'exiler loin de ce havre de paix, pour la perpétuelle touffeur de la capitale. Elle imaginait parfois la vie qu'ils eussent pu y mener, isolés du bruit incessant de la ville, mais ne poussait jamais très loin cette idyllique vision qui tendait à tourner au cauchemar lorsqu'elle songeait à la promiscuité inévitable de Simone.

Avec un sourire la jeune femme s'assit à la table, depuis longtemps abandonnée, du petit déjeuner. Allons, se morigéna-t-elle, n'exagère pas, elle n'est pas si terrible. De fait, pour l'instant du moins, la vieille femme n'avait pas lancé de ces terribles offensives verbales dont elle avait le secret, se contentant d'afficher, à son égard, une méprisante indifférence ponctuée cependant d'acribes allusions à son travail ou à l'éducation soit disant trop libre de Julien.

Mais Anne était bien trop intelligente pour se laisser bercer d'illusions et savait que ce calme relatif ne pouvait être assimilé qu'à celui précédant la tempête.

Tout en bâillant elle entreprenait de remplir sa tasse de thé lorsque la voix moqueuse de David la fit tressaillir :

– Ciel, Anne, pourquoi donc vous levez-vous si tôt ?

Se retournant instantanément la jeune femme l'aperçut dans l'embrasement de la porte, sans doute réveillé depuis longtemps et revenant, comme en témoignaient ses habits constellés de poussière, d'une quelconque investigation dans le domaine.

– Je me suis couchée tard, rétorqua-t-elle d'un ton vif, piquée par son ironie.

– Vraiment ? Les souris vous auraient-elles empêchée de dormir ? lança le jeune homme avec un large sourire, pénétrant dans la maison avant qu'elle ait pu répliquer quoi que ce fut.

Elle fronça les sourcils, agacée par les plaisanteries aigre-douces que son beau-frère ne cessait de lui adresser. Pourtant, don divinatoire ou pur hasard, Anne

dut admettre qu'il n'était pas loin de la vérité, l'incident du rat mort continuant à la hanter. Haussant les épaules et résolue à ne plus y songer davantage, la jeune femme repoussa cette image peu avenante.

Elle s'interrogeait sur une occupation susceptible de remplir le peu de temps la séparant du déjeuner quand une voiture de sport, dont la forme élancée et la couleur écarlate lui étaient familières, s'engagea dans la tortueuse allée menant du mur d'enceinte à la maison. Peu après, réprimant difficilement la grimace qui lui venait aux lèvres en les reconnaissant, elle observa les deux femmes et l'homme qui en descendaient.

Bien que ne les attendant pas, ce fut sans réelle surprise qu'elle se leva pour accueillir Michel et Marjorie Hester, lesquels pour être déjà venus plusieurs fois au domaine sur l'invite de Frank, affichaient une parfaite décontraction, sûrs et certains semblait-il d'y être les bienvenus.

– Alors ma chérie, bonne surprise n'est-ce pas ? s'exclama Marjorie avec cette affectation d'ostentatoire bonne humeur ayant le don d'irriter Anne. Frankie nous a invités, c'est fantastique non ? ajouta-t-elle comme celle-ci ne répondait pas.

Comme pour compenser l'exubérance de sa femme, Michel se contenta de l'embrasser et de lui demander si elle se souvenait de Fiona, sa sœur. L'ayant rencontrée trois ans auparavant lors d'une fastidieuse soirée mondaine, celle-ci lui avait laissé le vague souvenir d'une femme, belle certes, mais prétentieuse, désagréable et dotée d'une conversation passablement insipide. Bref, pas vraiment

le genre de personne dont la visite fut susceptible de lui faire plaisir. Fiona lui tendit froidement la main tout en la dévisageant avec une telle curiosité qu'Anne ne put s'empêcher d'imaginer les commentaires préalables de ce couple charmant. Sans doute l'avait-il présentée comme étant l'épouse névrosée de ce pauvre Frankie. Simone Dorance arriva sur ces entrefaites comme un silence gêné commençait à s'installer.

Étrangement, cette visite pour la moins inattendue sembla la ravir et elle se montra d'une extrême amabilité envers Fiona qui cependant lui était inconnue. À croire que seule sa belle-fille ne pouvait trouver grâce à ses yeux.

– Voyons, Anne, s'exclama-t-elle d'ailleurs en la découvrant, toujours vêtue de ses habits pour la nuit, c'est indécent de se lever si tard à votre âge, je trouve inconcevable de commencer sa journée après huit heures, vraiment! Puis, retrouvant instantanément son ton affable de charmante hôtesse pour s'adresser aux Hester: je vais vous conduire à vos chambres vous aurez tout le temps de vous préparer avant le déjeuner, quelle délicieuse surprise de vous avoir!

C'est avec un indicible soulagement qu'Anne entendit, quelques instants plus tard, se refermer derrière elle la lourde porte de sa chambre, l'isolant provisoirement du reste de la maison. Tout en ôtant son peignoir pour une robe légère appropriée à la chaleur estivale, ses yeux errèrent sur les murs de pierres et elle se souvint avoir ressenti un analogue sentiment de sécurité en pénétrant dans cette vaste pièce pour la première fois, sept ans auparavant.

Pourtant elle ne ressemblait guère à la jeune fille d'alors, passablement décontenancée de l'accueil froid réservé par la famille de son futur époux. Malgré son désir de faire bonne impression et de se montrer diplomate, elle n'avait pu éviter de violents affrontements avec Simone. Anne éclata brusquement d'un rire inextinguible qui résonna, incongru, dans l'ancienne chambre de Frank. Comme cette famille était étrange et comme les caprices de la vieille chouette, ses sautes d'humeurs permanentes, lui paraissaient maintenant ridicules et insignifiants! Elle avait appris au cours des ans à ne pas y attacher la moindre importance et à ignorer ses propos vindicatifs, incapables désormais de la blesser comme à cette époque.

Ce qui l'avait le plus perturbée lors de cette première visite, n'était pas tant la froide indifférence de Jacques Dorance, ni même l'incompréhensible animosité de sa femme à son égard que le constant soutien de Frank à sa mère. Ce jour-là elle s'était sentie blessée de le voir adopter le parti adverse, de l'abandonner si lâchement sans jamais prendre sa défense.

Aujourd'hui cela du moins, lui était absolument égal, la défection perpétuelle de Frank lui étant habituelle. Frank... Fronçant les sourcils elle se souvint de l'adoration qu'elle lui avait vouée et chercha en vain à éprouver de nouveau ce sentiment d'amour exalté qu'il lui inspirait alors, ne se résolvant pas à admettre qu'il se soit irrémédiablement émoussé au fil du temps, victime de leurs si nombreuses disputes.

Sans doute, songea-t-elle avec amertume, avait-il envoyé les Hester auprès d'elle afin qu'ils lui rendent compte de la progression du mal dont, ostensiblement, il croyait son esprit atteint.

L'arrivée de ces derniers n'alla pas, bien sûr, sans susciter l'étonnement de David. Lorsqu'il arriva, sous le regard courroucé de sa mère, en retard au déjeuner, il fut frappé par leur présence mais d'avantage encore par la physionomie sombre d'Anne. Apparemment, «Miss Chochotte» n'appréciait guère cette visite impromptue.

Ne possédant sur le compte de ces visiteurs inattendus que de vagues renseignements, il s'interrogea sur la raison de cette morosité avant de l'attribuer à la versatilité de sa belle-sœur et d'observer les invités avec une certaine curiosité.

Michel Hester, il le savait, était depuis de nombreuses années le dévoué collaborateur de Frank. Il affichait, tout comme sa femme, laquelle ne travaillait pas, une élégance soignée, vêtu d'habits dernier cri. David avait cru comprendre, d'après ce qu'il en disait, que son frère avait été, ou était encore, l'amant de Marjorie, mais peut-être se trompait-il? C'était du reste sans intérêt. Ces deux là, lui étant d'emblée antipathiques, il se tourna vers Fiona, laquelle avec sa beauté enjôleuse, l'intéressait bien davantage.

Surpris de voir sa mère accueillir avec un tel calme leur venue, il en déduisit que Frank l'avait discrètement avertie, précisant sans doute, argument suprême pour la convaincre, que cette arrivée déplairait souverainement à Anne, laquelle d'ailleurs ne s'en cachait guère.

Sensible à la tension palpable, Élise, l'infirmière attirée de son père s'efforçait de détendre l'atmosphère en rapportant quelques anecdotes du village. Le vieux monsieur quant à lui observait, avec la froideur qui lui était caractéristique, ce repas pesant qui s'éternisait. Celui-ci prit bientôt fin au soulagement apparent d'Anne qui annonça sa volonté d'utiliser la barque pour une promenade sur la Truyère. Cette décision le fit sourire imaginant mal la frêle citadine ramer et étant prêt à parier qu'elle renoncerait rapidement à ce projet.

Elle s'y tint pourtant et, après avoir embrassé Julien qui s'adonnait au plaisir de la sieste, elle entreprit accompagnée du seul Baobab de descendre le sentier tortueux et fort raide menant jusqu'à la rivière, dont la ligne majestueuse s'étalait en contrebas de la propriété.

La barque étant légère, elle n'eut guère de difficultés à la mettre à flots. Elle en éprouva d'avantage pour ramer, n'ayant pas pratiqué ce sport depuis fort longtemps. Elle y parvint pourtant et, fière d'elle-même, entreprit de s'éloigner de la rive. Le courant, bien que peu intense en cette saison, lui était favorable et le domaine disparut rapidement, caché à ses yeux par les courbes sinueuses de la Truyère ainsi que par le rideau d'arbres la surplombant. Assise sur le banc de nage, ramant sans effort véritable, Anne se sentit merveilleusement heureuse, gagnée par un immense sentiment de liberté.

Aux arbres succédèrent bientôt de vastes champs dont la pente douce s'étalait jusqu'à la rivière à laquelle venaient, paisibles et nonchalantes, s'abreuver les nombreuses

vaches parquées là pour toute la durée de la belle saison. On ne distinguait nulle trace d'habitation, hormis de loin en loin les ruines d'un vieux buron abandonné. Tout alentour n'était que pâturage et forêt ce qui fit sourire la jeune femme, à nouveau stupéfaite du côté désertique de la région.

Regrettant de ne pas avoir emporté de jumelles, elle observa au loin le vol plané d'une buse guettant vraisemblablement une quelconque proie dans les eaux sombres.

Une brusque sensation d'humidité à ses pieds la fit baisser les yeux et elle découvrit avec surprise qu'une importante quantité d'eau s'était engouffrée dans la barque. Haussant les épaules elle entreprit d'ôter ses chaussures ce que, du reste, elle eut dû faire dès son départ.

Accusant de cette incommodité la trop grande vigueur qu'elle mettait à ramer, elle adoucit sensiblement ses mouvements ce qui ralentit quelque peu son rythme, ce dont elle n'avait cure, peu pressée de voir cette réjouissante promenade prendre fin. Cependant, quelques instants plus tard, perdue dans la contemplation amusée de Baobab profondément occupé à observer avec une peureuse acuité les poissons que laissait entrevoir la clarté étonnante de l'eau, elle s'étonna que, malgré ses efforts, celle-ci continua son ascension et gagna maintenant ses chevilles.

Une exclamation de stupeur lui échappa lorsque, regardant pour la seconde fois, Anne se rendit compte du niveau inquiétant du liquide dans la barque. Se baissant elle aperçut alors une large brèche dans laquelle, insidieuse,

la rivière s'engouffrait à une rapidité d'autant plus grande que, sous le poids inhabituel de l'eau, la barque s'enfonçait progressivement.

Brusquement gagnée par un sentiment d'urgence, la jeune femme se mit à ramer frénétiquement vers la berge dont elle s'était jusqu'alors tenue éloignée dans un souci de prudence, sachant que de nombreux rochers affleuraient à sa proximité. L'embarcation étant alourdie, la manœuvre fut bien plus difficile qu'elle l'escomptait, ses gestes désordonnés se montrant en outre passablement inefficaces.

Paniquée, elle vit la barque s'enfoncer à quelques mètres du bord et n'eut d'autre recours que la nage pour gagner celui-ci. Bien que bonne nageuse cela lui demanda, ses habits trempés entravant sa progression, quelques efforts et c'est épuisée qu'elle se hissa finalement sur la berge. Rassurée sur le sort de son chien s'ébrouant farouchement à ses côtés, elle se laissa tomber sur le sol boueux et entreprit de retrouver son souffle.

Le sentiment de peur l'habitant jusqu'alors laissa soudainement place à une rage d'une violence incroyable qui la submergea tout entière. Se redressant brusquement elle y donna cours en frappant de toutes ses forces le sol de ses poings.

– Non, s'exclama-t-elle violemment, non, non et non, c'est assez! Je ne me laisserai pas persécuter ainsi, c'est hors de question!

Se promettant fougueusement de découvrir qui s'acharnait ainsi contre elle, absolument persuadée que ce nouvel accident n'en était pas un mais bien une tentative pour lui nuire, Anne mit longtemps à se calmer.

Ayant repoussé à grande peine le trouble qui l'habitait, elle s'efforça de songer à sa situation, laquelle sans être pour autant brillante n'était pas réellement désespérée. « Voyons, réfléchit-elle, je suis partie du domaine vers quatre heures, je n'ai pas navigué plus de deux heures au maximum, il devrait donc me falloir le double de ce temps, puisque le courant m'était favorable, pour rentrer. » Un regard au ciel, elle avait oublié sa montre, lui apprit d'après la courbe du soleil, et sachant qu'il ne se couchait jamais avant dix heures, qu'elle avait largement le temps de revenir avant que la nuit ne la surprenne.

Tenant, à juste titre, son sens de l'orientation en piètre estime et n'ayant qu'une connaissance limitée de la région, elle décida de suivre la rivière ce qui lui apparut comme étant la solution la plus sûre pour ne pas se perdre.

Cette entreprise dont l'accomplissement lui avait paru tout d'abord aisé, s'avéra bien plus dure qu'elle ne l'imaginait, aucun sentier ne longeait la Truyère en cet endroit.

Sautant par dessus les maints petits ruisseaux et escaladant les murets de pierre barrant abondamment son chemin, elle s'irrita soudain contre cette nature qui lui avait semblé si belle quelques heures auparavant et qui maintenant l'horripilait.

Afin de demeurer le plus près possible de la rivière qui lui tenait lieu de point de repère, elle fut contrainte de traverser un bois ce qui augmenta sa rage, les genets et les ronces s'ingéniant à blesser ses jambes, cherchant à entraver sa course de mille épines.

Son irritation l'abandonna pourtant dès qu'elle fut trop épuisée pour la nourrir et céda la place au désespoir lorsqu'au sortir de la forêt elle réalisa avec angoisse que la rivière n'était plus visible et que le ciel, au loin se teintait de pourpre, le disque écarlate du soleil glissant doucement vers le couchant.